

Le petit prince, « roi de l'azur »

Le petit prince, « The Azure King »

Jacques MARCKERT

Doctorant agrégé de lettres modernes

*Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique
Université Clermont Auvergne, Clermont-Ferrand – France*

Abstract

« Le Petit Prince » by Saint-Exupéry is one of the most famous tales in French littérature. This article offers a close reading of its morale dimension, in the wake of Enlightenment thought. Indeed, we are dealing with a narrative in which the young boy experiences a world he does not always understand, where each encounter reveals the narrator's satirical intent. Fabulist, moralist, philosopher, Saint-Exupéry takes on different faces as his hero grows, eventually becoming, through his initiatory journey, a true king.

« Je n'aime pas qu'on lise mon livre à la légère », prévient Saint-Exupéry dans son *Petit Prince* : faisons dès lors preuve de la plus grande vigilance (p. 24).
« [

Publié en avril 1943, le roman commence par la rencontre d'un pilote avec le héros éponyme :

« *En réalité, [cette intersection] déploie deux histoires :*
– *l'une relate la biographie de Saint-Exupéry, [...] l'homme d'action contrarié par la situation historique dramatique, qui a bien vite compris les travers des hommes.*
– *l'autre raconte les aventures du petit prince, la conscience dédoublée [du poète] qui revient sur sa vie affective et intime, ses déboires, ses déceptions et ses joies. » (Vanin, p. 29)*

Au fil des chapitres, le garçon évoque d'étranges personnages dont il fait la connaissance et interroge la pertinence d'un monde qu'il ne comprend pas toujours. Nous avons affaire à un récit de voyage et de formation, à une épopée stellaire aujourd'hui soumise à de nombreuses lectures psychanalytiques. Notre article, pour sa part, souhaite rendre justice à l'essence d'une œuvre où la trajectoire astrale du protagoniste trahit les ambitions morales de l'écrivain dans le sillage du *Micromégas* de Voltaire et de la pensée des Lumières¹ :

« *Sans oublier la particularité [du texte à l'étude], il s'agit d'un conte, mais d'un conte philosophique. Certes des aspects de l'existence d'Antoine nourrissent le récit, mais ils sont soutenus par son érudition, son goût pour la philosophie et sa connaissance de nombreux penseurs. » (Vanin, p. 26)*

« *Antoine aime conceptualiser, réfléchir, et Nelly, [son amie,] parle métaphysique, évoque les grands esprits de la pensée française. Avec elle, Blaise Pascal, les moralistes du XVII^e siècle et la réflexion sur le devenir du monde[.] » (Vircondelet, p. 52)*

¹ Dont l'influence reste nuancée par Alain Vircondelet (p. 60). Cependant, « Rousseau n'est pas loin », poursuit-il en se focalisant sur la nostalgie qu'inspirent les souvenirs d'enfance (p. 61).

Fort de cette influence bibliographique, le petit prince décrit au narrateur plusieurs planètes, autant d'individus parmi lesquels le roi, le serpent, la rose, autant de *caractères* peints par l'ardeur de la satire dans une galerie où doivent triompher la douceur et l'authenticité. En ce sens, et sans écraser l'épaisseur féérique d'une histoire qui se suffit parfois à elle-même, nous montrerons comment les escales du jeune homme assurent la progression d'un être qui grandit en acceptant d'appriivoiser l'ailleurs et son *inquiétante étrangeté*. Cet itinéraire, en outre, épouse trois manières dont Saint-Exupéry se donne à lire en adoptant d'abord le rôle du fabuliste quand les voix des fleurs et des animaux s'entrelacent pour exalter la puissance du savoir et du merveilleux. Par la suite, notre auteur assume la tonalité comique d'un propos convoquant une dizaine d'acteurs pour en dénoncer les failles et faire en contrepoint l'éloge de la raison. Finalement, ce dernier se met à philosopher en affrontant les sirènes de la mort et de l'âge adulte sans renoncer à ses rêves : la plume de l'aviateur s'envole vers les cieux, esquisse un parcours initiatique semé d'embûches au gré desquelles, à force de patience, le petit prince devient « roi de l'azur » (Baudelaire, p. 22).

1. Les fables de Saint-Exupéry

Par le « pouvoir des fables », Saint-Exupéry exploite une symbolique animale et végétale diffusant les enseignements que le lecteur reçoit dans le sillage du petit prince (La Fontaine¹, p. 237). Parmi fleurs et bestiaire, le héros passe de l'un à l'autre en gardant de ces rencontres la clef pour évoluer dans les sphères de son âme et des constellations.

Le Nom de la rose

Comme chez Sand ou Lewis Carroll², les végétaux prennent volontiers la parole dans *Le Petit Prince*. Son amie la rose³ « se prépar[e] à être belle, [...] choisi[t] ses couleurs [et] ajuste un à un ses pétales » (p. 35). Loin d'être « modeste », la « coquette » (*id.*) verse dans la « ruse[...] » (p. 37), l'« orgueil[...] » (p. 40) et la « vanité » (p. 36), telles ces femmes qui, chez La Bruyère, abusent « des mouches et du rouge » (p. 410). Mais la fleur se repent :

« 'J'ai été sotte, lui dit-elle enfin. Je te demande pardon. Tâche d'être heureux.' [...] 'Mais oui, je t'aime, lui dit la fleur. Tu n'en as rien su, par ma faute. Cela n'a aucune importance. Mais tu as été aussi sot que moi. Tâche d'être heureux...' » (p. 38-40)

Le recours à la prosopopée met en scène un échange fondé sur l'efflorescence des cœurs une fois déchiré le voile des faux-semblants. Aux yeux du garçon, la rose pose un peu trop avant de se défaire du fard qui dissimulait son visage. Quelques pages plus loin, ajoutons que le héros « rencontr[e] [...] [u]ne fleur à trois pétales » avant que de nouvelles corolles ne fassent leur apparition (p. 66) :

« *Le petit prince s'en fut revoir les roses :*
'Vous n'êtes pas du tout semblables à ma rose, vous n'êtes rien encore, leur dit-il. [...]
Et les roses étaient bien gênées.
'Vous êtes belles, mais vous êtes vides, leur dit-il encore. On ne peut pas mourir pour vous. Bien sûr, ma rose à moi, un passant ordinaire croirait qu'elle vous ressemble. Mais à elle seule elle est plus importante que vous toutes, puisque c'est elle que j'ai arrosée [...]. » (p. 76)

La fable germe au détour d'une tirade ou d'une personnification quand le petit prince foule le jardin des délices. Loin de faire le moine, l'habit entrave le naturel et la beauté d'une relation à

¹ Auteur que l'on retrouve dans les ouvrages d'Yves Monin (p. 39, 56, 109) et d'Alain Vircondelet (p. 39).

² Yves Monin évoque *Alice au pays des merveilles* dans son ouvrage (p. 139).

³ Eugen Drewermann revient sur cette rencontre dans *L'Essentiel est invisible* (p. 53).

nulle autre pareille : pour Saint-Exupéry, il faut cultiver sa rose¹ avec la tendresse qu'exigent les liens de l'altérité.

Le serpent et le renard

« *Nombreux sont les animaux qui peuplent le bestiaire saint-exupérien. Dans ce conte, ils apparaissent en des points cruciaux, gardant en quelque sorte le portrait de chaque salle d'initiation... Les habitués des contes de fées ou des mythes, sans parler des lecteurs de Swift ou de Bunyan, en verront tout de suite la haute valeur symbolique.* » (Monin, p. 48)

Au chapitre XXVI, effectivement, le petit prince « parle [...] avec les serpents » (p. 88) dont la « morsure » (p. 93) et la férocité (p. 88) coïncident avec les réceptions d'un animal perfide, tentateur, « représentant et instrument de la mort » (Biagioli, p. 35). Cependant, par transfert axiologique, notre écrivain réévalue le reptile dans une scène à portée parabolique :

« 'Je me demande [...] si les étoiles sont éclairées [...]. Regarde ma planète. [...]
– Elle est belle, dit le serpent. Que viens-tu faire ici ?
– J'ai des difficultés avec une fleur, dit le petit prince. [...]'
'Où sont les hommes ? reprit[-il] enfin [...]. On est un peu seul dans le désert...
– On est seul aussi chez les hommes », dit le serpent. » (p. 64)

Le présent de vérité générale refermant le dialogue est une maxime dont l'amertume annonce le « venin » avec lequel le garçon songe à se suicider telle la grande reine d'Égypte (p. 88). L'issue tragique éclaire à rebours le contenu d'un échange où le serpent, « par énigmes », se métamorphose en Sphinx pour poser la grande question de l'existentialisme (p. 66) : paradoxalement, la rencontre enclenche une réflexion sur la solitude et la fragilité d'une vie aimantée par le sacrifice.

L'ampleur du désastre recule toutefois quand « [l]a rencontre avec le renard expose la manière dont il faut créer des liens de confiance et introduire des valeurs dans les relations pour les transcender » (Vanin, p. 190). Le petit prince, s'il « cherche les hommes », tombe nez à museau sur un mammifère dont les tirades suivent le mode de l'aphorisme (Saint-Exupéry, p. 71) :

« *Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...* » (p. 72)

Chiasmes, épanorthose, aposiopèse et répétitions informent un morceau de bravoure fondé sur une rhétorique de la prédication révélant peu à peu le véritable objet de la conversation :

« *On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi !* » (p. 73)

Par anthropomorphisme, Saint-Exupéry confie au renard la teneur professorale de son discours *Sur l'amitié*, à la Cicéron, tendu vers la célèbre sentence : « on ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux » (p. 76). Gnomique, l'énoncé est aussitôt répété par le jeune garçon « afin de [s'en] souvenir » en le gravant dans sa mémoire (p. 78). Son « ami [...] renard », ainsi, trouve la réponse aux élucubrations du serpent en ouvrant les paupières d'une conscience exhortée à dépasser l'intuition première (p. 80 et 81).

Les rencontres avec les fleurs et les animaux s'articulent autour d'épisodes où le héros fait l'expérience de l'autre et de lui-même. En fabuliste, Saint-Exupéry décline les grands thèmes de l'humanité sous des apparences naïves qui ne doivent guère nous tromper : la rose, le renard et le

¹ Et « son verger », d'après Alain Vircondelet (p. 74).

serpent sont des oracles énonçant leurs préceptes dans un style définitoire affinant la posture d'un moraliste.

2. Le petit prince et les *Morales du grand siècle*

Antoine de Saint-Exupéry s'inscrit dans la tradition du conte à portée pédagogique à partir d'un personnel romanesque où rien n'est à sauver. Aux prises avec un défilé d'automates¹ engrangeant les vis et les vices, le petit prince traverse un théâtre de marionnettes qui empruntent aux auteurs de l'Âge classique engagés contre une hypocrisie à corriger par la promotion du raisonnable et des Lumières.

Terre des hommes

Presque toutes les rencontres du petit prince sont entravées par la mécanique d'un instant qui déraile. L'aiguilleur, par exemple, envoie « les trains [...] tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche », sans percer le *sens* d'une action qui en est dépourvue (p. 78). Le vaniteux, lui, soulève son chapeau tel un pantin sous les applaudissements du jeune voyageur qui finit par « se fatigu[er] de la monotonie [d'un] jeu » qui tourne à vide (p. 47). Moliéresque, le comique de gestes rejoint le psittacisme de l'allumeur de réverbères qui, au chapitre XIV, s'enlise dans la folie :

« *« Bonjour. Pourquoi viens-tu d'éteindre ton réverbère ?*

– *C'est la consigne, répondit l'allumeur. Bonjour.*

– *Qu'est-ce que la consigne ?*

– *C'est éteindre mon réverbère. Bonsoir.* »

Et il le ralluma. [...]

« Je fais là un métier terrible. C'était raisonnable autrefois. J'éteignais le matin et j'allumais le soir. J'avais le reste du jour pour me reposer, et le reste de la nuit pour dormir... » (p. 54)

L'antithèse « Bonjour » / « Bonsoir » borne un espace où le « raisonnable » fait naufrage quand disparaît le phare de l'intelligence. Cette scène, en revanche, d'après Descartes²,

« ne semblera nullement étrange à ceux qui [savent] combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal[.] » (p. 315)

Saint-Exupéry écartèle les théories du philosophe jusqu'à les démembrer dans la mesure où elles ne passent guère l'épreuve du réel : les mouvements de son personnage s'arrêtent quand commencent ceux de vulgaires fantoches arborant le masque de l'« absurde » arraché par la diatribe du romancier (p. 53).

Castigat ridendo mores

En 1688, La Bruyère publie ses *Caractères*, comédie humaine où le jeu de massacre s'exerce sur plusieurs cibles, dont Ménippe,

« l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui. Il ne parle pas, il ne sent pas ; il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. » (p. 104)

Or au chapitre XV, le petit prince rencontre lui aussi un drôle d'oiseau, un géographe « qui écrit[t] d'énormes livres » mais, contre toute attente, ne sait rien (p. 57) :

¹ Yves Monin revient sur ce terme dans son ouvrage (p. 90 et 93).

² Mentionné régulièrement dans l'ouvrage de Laurence Vanin (p. 76, 78, 81, 98, 108, 217, 218 et 234).

« Je manque absolument d'explorateurs. Ce n'est pas le géographe qui va faire le compte des villes, des fleuves, des montagnes, des mers, des océans et des déserts. Le géographe est trop important pour flâner. Il ne quitte pas son bureau. Mais il y reçoit les explorateurs. Il les interroge, et il prend en note leurs souvenirs. » (p. 59)

L'énumération déplie le simulacre de savoirs qui n'en sont pas car l'homme de lettres, paresseux, esquive l'empirisme en faveur de la seule copie. Le vaniteux du chapitre XII, quant à lui, collectionne des biens plus abstraits : il se croit « l'homme le plus beau, le mieux habillé, le plus riche et le plus intelligent » (p. 48), et cette accumulation n'est pas sans rappeler Théognis, dans *Les Caractères*, qui

« est recherché dans son ajustement [et] sort paré comme une femme ; il n'est pas hors de sa maison [...] qu'il a déjà ajusté ses yeux et son visage afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paraisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne lui échappe. » (p. 263)

Le classique et l'auteur du XX^e siècle, on le voit, piochent dans le même jeu des sept familles pour guérir les péchés plus ou moins capitaux d'un monde en déshérence.

Revenir à La Bruyère, de surcroît, c'est mentionner Pamphile qui,

« plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité ; il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir ; il dit : Mon ordre, mon cordon bleu ; il l'étale ou il le cache par ostentation. » (p. 264)

Battus en brèche, l'enflure et l'orgueil se conjugueront chez le roi sans divertissement¹ qui accueille le héros de Saint-Exupéry, et la rencontre avec ce monarque s'appuie sur un maillage qu'il nous appartient de disséquer au scalpel de l'intertextualité :

« Le roi siégeait, habillé de pourpre et d'hermine, sur un trône très simple et cependant majestueux. (p. 40)

« Approche-toi que je te voie mieux », lui dit le roi qui était tout fier d'être enfin roi pour quelqu'un. [...] Il ne tolérerait pas la désobéissance. C'était un monarque absolu. Mais, comme il était très bon, il donnait des ordres raisonnables. (p. 41)

['] – Sire... sur quoi réglez-vous ? [...]

Le roi d'un geste discret désigna sa planète, les autres planètes et les étoiles.

« Sur tout ça ? dit le petit prince.

– Sur tout ça... », répondit le roi. (p. 43)

['] L'autorité repose d'abord sur la raison [']. [...]

['] – Ne pars pas, [dit] le roi qui était si fier d'avoir un sujet. Ne pars pas, je te fais ministre ! » (p. 44)

Notons premièrement l'ironie exupérienne condamnant le dirigeant « fier d'être enfin roi pour quelqu'un ». Propre à l'écriture didactique, l'art de la pointe cisèle ensuite la silhouette d'un « monarque absolu » redoublant le « despote éclairé » défendu par Voltaire dans *Zadig* (Bianchi) :

« Le roi avait perdu son premier ministre. Il choisit Zadig pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix, car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de ministre si jeune. » (p. 71)

Dès 1747, *Zadig* honore la fonction que refusera le petit prince, sans doute effrayé par l'*hybris* du souverain dont Camus² se souvient peut-être avec *Caligula* :

« Je veux seulement la lune, Hélicon. Je sais d'avance ce qui me tuera. Je n'ai pas encore épuisé tout ce qui peut me faire vivre. C'est pourquoi je veux la lune. Et tu ne réparaitras pas ici avant de me l'avoir procurée. » (p. 61-62)

¹ « Divertissement » au sens pascalien du terme, rappelle l'ouvrage d'Alain Vircondelet (p. 33).

² Mentionné dans les ouvrages de Laurence Vanin (p. 37) et d'Alain Vircondelet (p. 141).

Toutes les périodes sont bonnes à prendre pour dénoncer la duperie des grands qui n'en ont que la prétention : l'Âge classique, l'ère des Lumières et la Seconde Guerre mondiale nourrissent l'éternel combat du moraliste sur le glissant terrain de l'obscurantisme.

Les Lumières de la ville

Bien qu'il « ramon[e] soigneusement ses volcans », le petit prince visite une galaxie menacée par l'éclipse totale (p. 38). Littéralement, l'allumeur de réverbères disjoncte entre « le soir » et « le matin », « la nuit » (p. 54) et « les jours » (p. 55), pris au piège d'une alternative habilement résolue par le jeune garçon :

« *Ta planète est tellement petite que tu en fais le tour en trois enjambées. Tu n'as qu'à marcher assez lentement pour rester toujours au soleil. Quand tu voudras te reposer tu marcheras... et le jour durera aussi longtemps que tu voudras.* » (p. 56)

Ce qu'espère le voyageur, c'est un monde sans crépuscule. Mini-Prométhée, il attend le feu d'un ciel qui ne se s'embrase jamais tout à fait lorsque priment la pesanteur et la trivialité :

« *La quatrième planète était celle du businessman. [...].*

'Bonjour [...]. Votre cigarette est éteinte.

– Trois et deux font cinq. Cinq et sept douze. Douze et trois quinze. Bonjour. Quinze et sept vingt-deux. Vingt-deux et six vingt-huit. Pas le temps de la rallumer. [...] [J]'ai tellement de travail ! Je suis sérieux, moi, je ne m'amuse pas à des balivernes ! » (p. 49)

Burlesque, la cigarette évite la combustion au profit d'une asphyxiante arithmétique où la poésie n'a guère de place. En pontifiant, l'homme d'affaires¹ n'observe les étoiles que pour les « possède[r] » (p. 51), « les compte[r] et [...] les recompte[r] » quand les admirer suffirait : indirectement, Saint-Exupéry exige une nouvelle Genèse, un nouveau *fiat lux* où le cosmos recouvrerait ses droits pour restaurer les lumières de l'idéal (p. 52).

Notre écrivain « n'aime guère prendre le ton d'un moraliste » mais en conserve la forme (Saint-Exupéry, p. 28) : son univers est peuplé par un patrimoine tiré d'un fonds référentiel infusé dans la diégèse où « la rencontre avec l'autre s'établit de façon tronquée, dans le mirage d'une valse des étiquettes où l'être disparaît derrière son paraître » (Vanin, p. 115). Lors de son voyage, le petit prince multiplie *les infortunes de la vertu* compensées par une leçon plus discrète encourageant la sincérité contre la bêtise des adultes au milieu desquels il faut trouver sa place pour briser les facettes d'un « kaléidoscope d'égoïsme biscornu » (Drewermann, p. 25).

3. « *Philosopher, c'est apprendre à [grandir]* » (Montaigne, p. 82)

À y regarder de plus près, le « trajet symbolique » (Montandon, p. 35) de notre « petit bonhomme » est celui d'un âge passant trop vite parmi les grandes personnes qui ramènent la jeunesse à son éphémère (Saint-Exupéry, p. 16). Malgré tout, il est possible d'endiguer la fuite du temps en « march[ant] tout doucement vers une fontaine » de jouvence irriguée par l'imagination et l'amitié dans un traité philosophique scrutant les limites de la condition humaine (Saint-Exupéry, p. 80).

« *Adulte ? Jamais* » (Pasolini)

Dès la dédicace, *Le Petit Prince* oppose les « enfants » aux « grandes personnes » selon une antithèse vouée à structurer l'ensemble de la trame narrative (p. 11). Ces « grandes personnes »²

¹Annoncé dès la page 33 du *Petit Prince*.

²Voir aussi les pages 32, 63 et 97 du *Petit Prince*.

resurgissent deux pages plus loin et ont « toujours besoin d'explications » (p. 14), « aiment les chiffres » (p. 23), « hauss[ent] les épaules et [n]ous trait[ent] d'enfant » comme s'il s'agissait d'une insulte. Pourtant, « [i]l ne faut pas leur en vouloir » en excusant une attitude qui, après tout, respecte le cours des choses (p. 24) : « [j]e suis peut-être un peu comme les grandes personnes. J'ai dû vieillir » (p. 25). Cette vieillesse est un naufrage, donc, contrebalancé par le décollage du petit prince vers les régions d'un monde à décrypter dans un effort et un raisonnement litaniques :

« *‘Les grandes personnes sont bien étranges’, se dit le petit prince, en lui-même, durant son voyage.* » (p. 45)

« *‘Les grandes personnes sont décidément bien bizarres’, se dit-il simplement en lui-même durant son voyage.* » (p. 48)

« *‘Les grandes personnes sont décidément très très bizarres’, se disait-il en lui-même durant le voyage.* » (p. 49)

« *‘Les grandes personnes sont décidément tout à fait extraordinaires’, se disait-il simplement en lui-même durant le voyage.* » (p. 53)

La récurrence formulaire dénoue une chaîne adjectivale dont chaque anneau correspond aux entrevues précédentes. Parce qu'il a eu « des tas de contacts avec des tas de gens sérieux » (p. 14¹), le héros philosophe à la hauteur de ses moyens et roule le rocher de l'ennui qui le surplombe quand « [c]e besoin de combler une solitude, qui le mène de planète en planète, ne lui permet pas de rencontrer véritablement les hommes, à l'exception du narrateur » (Déchanet-Platz). Si le marchand veut calmer sa soif à tout prix par d'intrigantes « pilules » (p. 80), le jeune homme ressent face au buveur² qui boit « [p]our oublier » « une grande mélancolie » (p. 48), un mal du siècle et du ciel³ difficiles à guérir : la cour des grands est une Cour des Miracles abritant la pesanteur et la disgrâce qui modèlent le « globe » où se réfugie la rose pour s'épanouir sans inquiétude (p. 36). Cette prison de verre, néanmoins, est rapidement rejetée : la fleur fait voler en éclats ses certitudes et grandit à l'air libre aux mains des adultes qui, tout bien considéré, ne lui veulent aucun mal (p. 40).

Le Remède à l'oubli

Le risque est grand de se replier sur soi-même devant le désenchantement. Si le narrateur « rencontr[e] [parfois des personnes] un peu lucide[s] », il a longtemps « vécu seul » (p. 15) avant la miraculeuse entrée de son « ami » dont les dernières pages composent un portrait des plus tendres (p. 24) :

« *je le pris dans mes bras, et me remis en route. J'étais ému. Il me semblait porter un trésor fragile. Il me semblait qu'il n'y eût rien de plus fragile sur la Terre. Je regardais, à la lumière de la lune, ce front pâle, ces yeux clos, ces mèches de cheveux qui tremblaient au vent[.]* » (p. 82)

« *Je sentais bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Je le serrais dans les bras comme un petit enfant, et cependant il me semblait qu'il coulait verticalement dans un abîme sans que je puisse rien pour le retenir.* » (p. 90)

L'amitié⁴ « incarne pour Saint-Exupéry une éthique de la relation » qui n'échappe guère aux lois de l'attraction terrestre, si bien que la trajectoire du petit prince est celle d'une jeunesse qui file entre les doigts (Vanin, p. 56). L'union entre les deux hommes reste la plus réussie et répond à une « dimension thérapeutique » décloisonnant des horizons qui s'unissent en contournant la verticalité d'un singulier mis au pluriel (Biagioli, p. 37). Là réside l'ultime message du conte

¹ Ces effets d'accumulation se retrouvent aux pages 53 et 56-57 du *Petit Prince*.

² On le retrouve à la page 59 du *Petit Prince*.

³ C'est l'expression qu'emploie Alphonse de Lamartine dans *Raphaël* (p. 181).

⁴ Voir aussi la page 92 du *Petit Prince*.

incitant à lever les yeux vers le ciel avec le « télescope » capable de sonder l'âme humaine (Saint-Exupéry, p. 22) :

« Tu regarderas, la nuit, les étoiles. C'est trop petit chez moi pour que je te montre où se trouve la mienne. C'est mieux comme ça. Mon étoile, ça sera pour toi une des étoiles. Alors, toutes les étoiles, tu aimeras les regarder... Elles seront toutes tes amies. » (p. 91)

Deux auteurs doivent être associés pour comprendre ce passage. La Bruyère, de nouveau, compose cette séance d'astronomie :

« Vous êtes placé, ô Lucile, quelque part sur cet atome : il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place ; cependant vous avez des yeux [...] ; ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel : qu'y apercevez-vous quelquefois ? La lune dans son plein ? Elle est belle alors et fort lumineuse [...] ; elle paraît grande comme le soleil[.] » (p. 466)

Blaise Pascal, de plus, mentionné dans *Courrier Sud*¹ et *Terre des hommes*², est connu pour ses célèbres réflexions sur les deux infinis :

« Dès le premier paragraphe de l'ouvrage, le discours de Saint-Exupéry prend une connotation pascalienne. En effet, les hommes semblent fuir le spectacle de leur piètre condition de mortels. Ils en sont réduits à vouloir se distraire afin de rompre avec leur sentiment de solitude. » (Vanin, p. 70)

Or, le mathématicien nous exhorte de la sorte :

« Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. » (Pascal, p. 608)

La voûte céleste confirme l'existence divine comme elle justifie pour Saint-Exupéry l'existence de l'autre : grandir, c'est trouver l'ailleurs dans l'immensité de ce qui nous dépasse où luiront toujours, en dépit des ténèbres, les lueurs du rêve et de la tendresse.

Si le narrateur renonce à « une magnifique carrière de peintre » sous la pression des adultes, il n'en continue pas moins de dessiner ce qui redonne un sens au destin quand semblait s'imposer le chaos (p. 14). Transitoire, l'enfance est un âge qui se préserve par les bienfaits de l'imaginaire et de relations méritant d'être vécues quand la philosophie les sublime en amitié, voire en amour, qui « a le pouvoir d'empêcher les rencontres de chaque jour de dégénérer en quotidienneté » (Drewermann, p. 56).

« *Le Petit Prince* est une histoire de rencontre. Une histoire à lire dans un monde qui ne se rencontre plus mais qui a gardé l'inconsolable nostalgie du lien » (Vircondelet, p. 212). D'après Nicole Biagioli, en outre, le récit « prouve que tout humain peut en aider un autre, et pour cela, même s'il est en position basse, c'est le contact qui compte » à condition que l'on sache comment redémarrer en reprenant, tel le narrateur-aviateur, un peu de carburant (p. 36-37). Au croisement générique de la fable, de l'essai moraliste et de l'opuscule philosophique, l'œuvre à l'étude est aussi un carrefour géographique tissé par la dromomanie d'un personnage incapable de se fixer dans le monde comme dans sa génération :

« Ainsi la figure du [héros] est-elle le fruit presque synchrétique de plusieurs enfants issus de contes puisés dans la littérature universelle, tant européenne qu'arabe [...], et s'enrichit aussi de détails empruntés à son entourage. » (Vircondelet, p. 97)

¹ Ainsi que le rappelle l'ouvrage de Laurence Vanin (p. 39). Voir aussi les pages 37, 81, 89 et 121.

² Ainsi que le rappelle l'ouvrage de Laurence Vanin (p. 64).

À partir de cette agrégation éthique et littéraire,

« il semblait essentiel de comprendre par ce voyage intergalactique que les différentes rencontres effectuées dans les diverses planètes allaient favoriser la remise en question, les doutes, les mutations internes. » (Vanin, p. 261)

Ici, on se croirait chez Voltaire où,

« [d]ans une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius, il y [a] un jeune homme de beaucoup d'esprit, qu'il a eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre [...] fourmilère ; il s'appelait Micromégas » (19)

et portera le nom de petit prince sous la plume de Saint-Exupéry. Gravitationnelle, sa déambulation trouve une cohérence autour de plusieurs confrontations à tenir pour des prétextes parénétiqes louant le vrai, le doux, le juste et l'autre. Comme dans les *Lettres persanes*, cette réflexion sur l'au-delà dévoile le réel de l'écrivain et le sens profond d'un circuit rebroussant chemin pour y mieux circuler au moment précis où tout se dérobe en nous laissant face à nous-même :

« 'Bonjour, dit-il à tout hasard.
– Bonjour... Bonjour... Bonjour..., répondit l'écho.
– Qui êtes-vous ? dit le petit prince.
– Qui êtes-vous... qui êtes-vous... qui êtes-vous..., répondit l'écho.
– Soyez mes amis, je suis seul, dit-il.
– Je suis seul... je suis seul... je suis seul... » », répondit l'écho. (Saint-Exupéry, p. 67)

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal* (1857), in *Œuvres I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1938.
- BIAGIOLI Nicole, « Le dialogue avec l'enfance dans *Le Petit prince* », in *Le Petit Prince. Études littéraires*, 33 (2), 2001, p. 27-42.
- BIANCHI Serge, « Chapitre VI. Mythes et théories du "despotisme éclairé" », in *Des révoltes aux révolutions*, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 105-114.
- CAMUS Albert, *Caligula* (1945), Paris, Gallimard, « Folio plus », 1958.
- DÉCHANET-PLAT Fanny, « L'enfance et l'expérience du vide dans *L'Enfant de la haute mer* et *Le Petit Prince* », <<https://doi.org/10.4000/strenae.1090>>, 2013.
- DESCARTES René, *Discours de la méthode* (1637), in *Œuvres I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2024.
- DREWERMANN Eugen, *L'Essentiel est invisible*, Paris, Cerf, 1994.
- LA BRUYÈRE Jean (de), *Caractères* (1688), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951.
- LA FONTAINE Jean (de), *Fables* (1678), Paris, Le Livre de Poche, 2002.
- LAMARTINE Alphonse (de), *Raphaël* (1849), in *Œuvres complètes de Lamartine*, tome 32, Paris, Chez l'auteur, 1863.
- MONIN Yves, *L'Ésotérisme du Petit prince*, Paris, Éditions A.-G. Nizet, 1984.
- MONTAIGNE, *Les Essais* (1580), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2007.
- MONTANDON Alain, *Du récit merveilleux ou L'ailleurs de l'enfance*, Paris, Imago, 2001.

PASCAL Blaise, *Pensées* (1670), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000.

PASOLINI Pier Paolo, *Adulte ? Jamais*, Paris, Points Poésie, 2013.

SAINT-EXUPÉRY Antoine (de), *Le Petit Prince* (1943), Paris, Gallimard, « Folio », 1999.

VANIN Laurence, *Le Secret du Petit Prince*, Nice, Ovidia, 2016.

VIRCONDELET Alain, *La Véritable Histoire du Petit Prince*, Paris, Flammarion, 2008.

VOLTAIRE, *Romans et contes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979.

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEUR

Jacques MARCKERT est doctorant agrégé de lettres modernes, il achève une thèse consacrée aux trajectoires du sublime dans la poésie d'Alphonse de Lamartine. Si cet auteur est au cœur de ses recherches, M. Marckert s'est aussi aventuré du côté de la musique (Lautréamont, Amélie Murat...), de la littérature fin-de-siècle (Corbière, Huysmans...) et, plus largement, du romantisme (Musset, Hugo...). Il a contribué à *L'Abécédaire de la forêt* (Honoré Champion, 2024), ainsi qu'à plusieurs colloques, conférences, journées d'étude et revues.